

brées. Les effets de l'éducation, les hautes études morales et philosophiques tendent à atrophier les cellules primitives et imparfaitement organisées. Leur vitalité puissante les met à l'abri de la destruction ; et les fait se reproduire et se multiplier à l'infini, dès qu'elles rencontrent des conditions favorables à leur développement.

Cette explication donne la clef des prodigieux bouleversements de bon sens et des inqualifiables aberrations, qu'on observe dans le monde, à toutes les époques, en médecine seulement et en démonographie.

Bourgade et  
Don Qui-  
chotte.

Je vous présente le rebouteur Bourgade, grossier paysan, mal léché, sans instruction, imprégné des pénétrantes senteurs de l'eau-de-vie et de l'étable. Regardez-le entrer sournois et malin, dans un riche appartement, tirailler, brutaliser, torturer un membre délicat couvert de mousseline et de fines dentelles. Il débite sans sourciller les plus monstrueuses inepties ; et couvre de sa voix nasillarde et traînante les plaintes et les gémissements de sa victime.

Vous croyez sans doute, que les témoins de cette scène de sauvagerie vont se révolter, et mettre un terme à cette barbarie ? Retournez-vous ; et vous verrez, autour de la malade en syncope, des hommes intelligents et instruits, des favoris de la fortune et de la gloire, recevoir en pleine face ce débordement de sottises et d'insanités, encourager la patiente et applaudir au bourreau ! On se demande vraiment

avec une étrange surprise, quelle puissance magique et surnaturelle a subitement obscurci leur bon sens et noué l'aiguillette à leur intellect !

C'est assez simple à expliquer. La bête a pris le dessus, et ses cellules cérébrales atrophiées ont retrouvé pour un instant un aliment favorable à leur prolifération. L'irrésistible attrait de l'impossible comprime les révoltes de la raison. Voilà pourquoi ces personnages du meilleur monde s'inclinent avec respect devant le don mystérieux du grossier rebouteur.

Car le rebouteur, vous l'ignorez peut-être, a reçu d'en haut un don, privilège de famille, qui se transmet de génération en génération. Ce don mirifique tombe à sa naissance, sur la tête du fils aîné, qui doit succéder à son père ; ses frères n'en héritent pas, quoi qu'il advienne. Quelquefois, mais rarement, la fille aînée en retient une faible part. On connaît, aux environs de Roanne, la mère Blanche, qui a été exceptionnellement favorisée, et qui en a largement usé par la suite.

François Bourgade, fils aîné du vieux Bourgade, a trois frères, qui tous les trois ont vainement essayé de s'ouvrir une carrière *dans les os*, sous le patronage du nom de leur père. François seul a réussi, parce qu'étant l'aîné, il avait seul le don. Son second frère, à force d'obstination et de travail, est parvenu à se faire recevoir officier de santé. Il exerce la médecine dans le même pays que François ; mais quand on vient chercher Bourgade, c'est à François qu'on s'adresse, et non à son frère qui n'a pas le don.

Le don de François Bourgade est merveilleux entre tous, et dépasse la limite de la simple fracture et des os démis. Il lui permet de relever la *mère* aux femmes, et le *mâcle* aux hommes.

OBS. X. — *Double péritonite. Mort.* — Un granger de M. A... de Saint-Nicolas des Biefs, porteur d'une énorme hernie inguinale réductible, recevait dans le courant de juin 1882, un coup de pied de vache dans le bas-ventre. Pendant deux jours, il se plaignit de coliques, et ne put faire rentrer sa hernie. Dans le même moment, son fils qui demeurait avec lui, avait une jeune femme accouchée depuis deux mois, qui se remettait lentement.

Voyant son père souffrir, il prit sur lui de lui proposer un médecin. « Vous n'avez pas voulu de médecin pour ma femme, lui dit-il, je vais l'aller quérir pour vous. — Le dommage causé par une vache, répondit le père, n'est pas l'affaire des médecins ; ils n'y connaissent rien, pas plus que pour la maladie de ta femme. Va me chercher François Bourgade, nous lui donnerons ce que nous voudrons (ny doune ce quan vout). »

François arrive, reconnaît que le *mâcle* est déplacé, et se met à manipuler avec violence la hernie et le ventre du malheureux vieillard. Puis il passe à la femme, dont il affirme que la *mère* n'a pas été remise en place ; et lui broie le ventre, jusqu'à ce qu'il soit certain d'avoir mis à la raison la *mère* indocile.

Six à huit jours après, le vieux père et la jeune

femme prenaient le chemin du cimetière, à quarante-huit heures d'intervalle l'un de l'autre, emportés tous deux par une péritonite.

OBS. XI. — *Priapisme. Manœuvres insensées. Mort.* — Le don nous a valu bien d'autres prodiges. Il y a quelques années, le jeune G... de Villerest épousait la fille M... de Saint-Maurice. A cette occasion, il y eut joyeuse fête ; si bien que parmi les convives folâtres, il s'en trouva trois, qui résolurent de faire une bonne plaisanterie à leur heureux ami. Au dessert, ils mêlèrent adroitement une pincée de poudre de cantharides au breuvage de l'époux.

La farce était atrocement mauvaise ; mais le jeune marié ne s'en plaignit pas, tout d'abord. Cependant, quelques jours après, il se vit contraint de venir exposer au D<sup>r</sup> F... le singulier effet, que lui avait produit le mariage : depuis la première nuit de ses noces, il n'avait pas mis bas les armes. Ce priapisme surprenant n'avait pas à ses yeux tout le charme désirable, et commençait au contraire à lui paraître passablement gênant. Le docteur conseilla vainement sangsues, grands bains, préparations camphrées, bromurées, belladonnées, etc., rien n'y fit ; il s'adjoignit un second confrère, le D<sup>r</sup> T... En prêtant l'oreille, le malade crut saisir quelques bribes de leur conversation. Après le départ des médecins, il dit à sa femme : « As-tu entendu ce qu'ils ont dit ? Il paraît que je me suis rompu quelque chose. Si c'est ça, ils n'y entendent goutte ; cours me chercher François. »

Le rebouteur examine et s'écrie : « Ouhé! ces jeunes maris vont si fort; ils se font forçure. Vous vous êtes fait forçure. » A ces mots, il se met à manipuler avec tant de violence, que pendant la même nuit, il survint une vive inflammation avec enflure et dysurie. La femme courut une seconde fois chercher François, qui revint le lendemain, et dit sans se déconcerter : « Nous le guérirons bien; mais je veux être assisté de Don Quichotte. » Don Quichotte est un officier de santé complaisant, qui habite les parages de François, et qui a été surnommé ainsi par les paysans. François et son copain voient le malade; Don Quichotte examine à son tour, s'extasie sur la singularité de la forçure, fait recommencer les manipulations; puis, avant de se retirer, écrit sous la dictée de François le traitement à suivre à l'avenir.

Malgré les efforts combinés de ces deux illustrations, le mal ne fit qu'empirer. Des phlegmons s'abcédèrent dans tous les sens, sur les organes génitaux, et sur le bas-ventre. La suppuration, les douleurs, la fièvre hectique, épuisèrent le malade, qui s'éteignit dix-huit mois après, au milieu des plus atroces souffrances.

Dans l'intervalle, le D<sup>r</sup> P... ayant appris cette lamentable histoire, porta contre le rebouteur une plainte en justice de paix du canton. L'officier de santé se présenta, et prit sur lui la responsabilité du traitement. François fut renvoyé de la plainte, avec les égards dus à l'innocence persécutée.

François est un paysan madré; il a échappé ainsi à une dizaine de plaintes portées contre lui; il s'est mis sous le patronage de l'officier de santé, qu'il appelle fréquemment auprès de ses clients. Don Quichotte préside le travail, palpe sa part d'honoraires, endosse la responsabilité, et au besoin signerait les certificats. Ce n'est pas plus malin que ça!

Le don de rhabillage est parfois acquis au fils du vivant de son père, à un âge qui ne comporte pas habituellement l'exercice de ce privilège. Le fameux Ruissel ne perd pas une occasion de célébrer ses exploits et de préparer l'avenir de son fils aîné. Tous les auditeurs lui sont bons, et il sait se mettre suivant les cas à la portée de chacun d'eux.

Un dimanche, sur les onze heures du matin, il rencontre un de nos vétérinaires des plus instruits, ancien lauréat de l'école de Lyon, doué de beaucoup d'esprit naturel et qui possède à un haut degré le talent de faire parler, de retenir et de conter. Ruissel, entraîné par son sujet, par l'attention bienveillante et les signes approbateurs de son sarcastique auditeur, termina son intarissable récit par une apologie paternelle, qui mérite d'être reproduite. « Tenez, pas plus tard que ce matin, je me préparais à aller à la messe, que je ne manque jamais. J'avise en haut d'un rayon un paquet déplacé; je monte sur une chaise, et le descends brusquement, avec effort. Je sens aussitôt dans les reins une violente douleur; et me voilà étendu à terre, dans l'impossibilité de faire un mouvement. J'appelle

Ruissel  
et sa  
progéniture.

mon fils, et je lui dis : « Voilà ce que j'ai ; donne-moi le coup » ; « il me donna le coup ; et à l'instant même je me suis relevé guéri, et suis allé à la messe. Vous voyez : je ne sens plus rien. Il est déjà très fort, le gaillard ! »

Grandeur et  
décadence  
de Cape.

Le don fait merveille ; malheureusement il arrive, par-ci, par-là, qu'il entre en sommeil, et subit la funeste influence de la maligne fée. Cape venait de succéder à son père, qui lui avait laissé, avec un maigre héritage, une brillante réputation de rhabilleur. Cape s'élança sur les traces de son père, avec une assurance et une hardiesse digne du don qui l'inspirait. Pendant deux ans, il vécut de ses succès. Hélas ! quel mauvais génie devait le faire piteusement échouer au seuil de la gloire !

OBS. XII. — *Comment on lève les sorts.* — Un jour, il est appelé au loin dans la montagne, pour guérir un cultivateur, cloué sur son grabat par une sciatique. Cape opéra patiemment et longuement, remit en place bien des os démis et des veines détendues, sans obtenir de soulagement marqué. Deux fois il revint, à quelques jours d'intervalle, sans plus de résultat. Au quatrième voyage, prévoyant que sa réputation allait subir une grave atteinte, il avait imaginé une échappatoire hardie et bien combinée :

« Bah ! ce n'est pas étonnant que je n'y puisse rien ; c'est un voisin qui vous a jeté un sort. — Un voisin, qui m'a jeté un sort ? Mais je n'ai pas de voisin, qui m'en veuille. — C'est pourtant la vérité ; il faut que je le connaisse pour lever le sort, autrement

vous ne guérirez pas. — Comment le reconnaître ? — Donnez-moi la courroie, qui attache vos pantalons ; je la jetterai en l'air ; et quand elle sera retombée, le côté vers lequel se dirigera la boucle sera celui, dans la direction duquel demeure votre méchant voisin. »

La courroie est remise entre les mains du rebouteur et lancée en l'air. La famille se précipite inquiète, regarde la direction de la boucle et pousse des cris de surprise, d'indignation et de vengeance. Le talisman indiquait précisément une habitation, dont on n'aurait jamais soupçonné le propriétaire, ami intime du malade, de tant de malices et de fourberies. Cape triomphait : « Voilà qui est fâcheux ! Ça arrive bien à d'autres. Je reviendrai pour lever le sort. »

Parmi les assistants interdits, se trouvait par hasard un ouvrier du voisin accusé de sortilège. Il se hâte de partir sans bruit, et de raconter ce qui se passe à son maître. Celui-ci, homme déluré et sans préjugés, quitte son travail, s'arme d'une branche de fagot, et s'avance d'un air bonasse à la rencontre de Cape, qui repartait tout fier de son ingénieuse inspiration. « Eh bien, Cape, on lui a donc jeté un sort ? — C'est, ma foi, bien vrai ! — C'est moi, paraît-il, qui le lui aurais jeté ? — La courroie l'a dit, assurément. — Et tu vas revenir bientôt pour lever ce sort ? — Dans deux jours, ce sera fait. — Ce n'est pas la peine d'attendre si longtemps, mon brave Cape, je vais le lever à l'instant même. »

A ces mots, il tombe à bras raccourcis sur l'infortuné Cape, lui administre la plus belle volée du monde, et le laisse à demi mort sur la place. On ramena Cape à son domicile, et il en fut quitte pour trois mois de lit. J'ignore si le sort a été levé. Ce que je puis certifier, c'est que le don s'est évanoui sous les coups de triques, et que Cape a complètement délaissé la carrière de son père.

*Carrus  
triumphalis  
de  
Saxebit.*

Le don a cela de commun avec la plus belle moitié de l'espèce humaine, qu'il est parfois fantaisiste et capricieux. Nous l'avons vu devancer l'âge ; nous venons d'assister à son évanouissement prématuré ; nous allons le surprendre, au moment où il se réveille, puissant et irrésistible, après un sommeil de quarante ans.

Saxebit, employé du P.-L.-M., a commencé, il y a quinze ans, par aider le médecin de la gare à panser les contusions, les plaies et autres accidents, si fréquents chez ce nombreux personnel. Plus d'une fois, il assista le docteur dans l'application de quelques menus bandages, les cas sérieux étant envoyés à l'hospice. Bientôt, sans attendre le médecin, il fit les premiers pansements ; et acquit ainsi, parmi les employés du chemin de fer, une réputation qui ne franchissait pas l'enceinte de la gare, et se spécialisait sur les blessures légères et les hobos.

Le cas de M. de F..., que j'ai conté plus haut, fut la première étape de son prestige, et fit du coup une situation nouvelle à Saxebit. Toutefois, l'âge de la

retraite allait sonner, et la clientèle n'était pas assez fidèle ni assez lucrative, pour lui laisser entrevoir des jours tissés de soie et d'or. Du reste, l'étoile de Ruissel et celle de Bourgade éclipsaient l'astre naissant, et refoulait le pauvre Saxebit dans sa modeste obscurité. C'est alors qu'il eut un trait de génie, et que j'entre en plein dans son orbite.

Le 19 décembre 1873, je précise, afin de prouver combien il faut peu de temps et d'efforts pour parvenir à l'apogée de la gloire ; le 19 décembre 1873, dis-je, dans un accident de voiture, je me fracturai la jambe, au niveau de l'extrémité tibio-tarsienne. Cette fracture était grave, en ce sens qu'elle menaçait d'entraîner une raideur ou une boiterie. Mon excellent ami, le D<sup>r</sup> Reuillet, me prodigua les soins les plus dévoués et les plus intelligents. Je guéris dans le temps voulu, sans la moindre infirmité.

Mon aventure avait nécessairement fait du bruit. On n'exerce pas la médecine dans un pays depuis vingt ans ; on n'est pas chirurgien en chef d'un hospice pendant de longues années, sans être connu, ni sans éveiller la sympathie, lorsqu'il vous arrive un pareil accident. Saxebit le comprit, et se mit traîtreusement à répandre le bruit qu'il me traitait secrètement. Il appuyait cette insinuation perfide par des allées et venues ménagées, qu'il avait soin chaque fois de faire remarquer, sous le sceau d'une absolue discrétion, à des témoins disposés à croire et à répéter.

J'étais loin de soupçonner ce manège ; et nous

fûmes longtemps, mes amis et moi, à ignorer ces agissements. Quand je l'appris, tout le monde le savait, le racontait et en était persuadé. Il n'y eut pas à y contredire; on répondait finement à mes dénégations indignées: « Bien, bien; n'en parlons plus. Vous ne voulez pas que ça se sache! »

La renommée porta la gloire de Saxebit aux quatre coins de l'horizon; et chanta les louanges du rebouteur dans la chaumière et au château, dans la boutique et les comptoirs, dans la ville et dans les campagnes. Il serait inutile aujourd'hui d'essayer de dissuader des convaincus malins, et de rétablir la vérité. Il ne se passe pas de semaine, qu'à propos d'un accident quelconque, on ne me demande en confiance, si ce n'est pas Saxebit qui m'a soigné et guéri. La franchise de ma réponse n'obtient pas le moindre succès, *même auprès des classes les plus instruites et les plus élevées de la société.*

Il y a trois ou quatre ans, mon confrère Reuillet se fractura l'épaule, au niveau de l'articulation scapulo-humérale. Je lui rendis à mon tour le service, qu'il m'avait rendu quelques années auparavant. Saxebit adopta la tactique, qui lui avait si bien réussi, une première fois. Reuillet demeure au premier d'une belle maison, à large vestibule d'entrée, au centre de la ville. Plusieurs fois par jour, on voyait Saxebit se promener sur le trottoir devant la maison, entrer dans le vestibule ou en sortir. Puis il parcourait la ville, racontant l'accident, dépeignant la peine qu'il avait de triompher des indocilités du

blessé, et annonçant malgré tout une terminaison heureuse. Un jour même, dans son cabinet, s'était présenté un Monsieur de riche désinvolture; il l'arrêta net, en disant: « Attendez-moi un instant; je vais voir en quel état se trouve l'appareil que j'ai posé au D<sup>r</sup> Reuillet, et je suis à vous. » Il sortit de la chambre, se promena pendant un quart d'heure dans la cour intérieure, et revint, en annonçant avec une satisfaction sincère, « que le péril était conjuré, et que tout allait pour le mieux ».

On ne saurait se persuader, que d'aussi pauvres inventions se propagent et fassent fortune dans une ville de 25,000 âmes, au milieu d'une population éclairée, qui semble voir et comprendre; et de personnes qui vous connaissent, vous visitent, ont confiance en vous, et apprécient vos mérites. Eh bien! cette idiote invention de Saxebit a fait sa réputation. Il tient cabinet en robe de chambre éclatante et en bonnet grec éblouissant. Il rhabille le jour; il rhabille la nuit, il court par monts et par vaux; les plus huppés encomrent son salon; les Ruissel et les Bourgade sont distancés de plusieurs longueurs. Voilà!!